

Les papyrus du nouveau testament et l'histoire du texte

Autor(en): **Martin, Victor**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1919)**

Heft 30

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES PAPYRUS DU NOUVEAU TESTAMENT

ET L'HISTOIRE DU TEXTE

Parmi les lecteurs assidus du Nouveau Testament, combien y en a-t-il qui se rendent compte du travail considérable que suppose l'établissement d'une traduction de ces écrits telle que celle dont ils font un continuel usage ? Un grand nombre, sans doute, ne se sont jamais posé la question : Comment les différents livres qui composent le recueil appelé Nouveau Testament se trouvent-ils réunis en un volume écrit dans ma langue natale ? Beaucoup ignorent même que l'idiome original dans lequel ont été composés la presque totalité de ces ouvrages est le grec, et que les plus anciens exemplaires de parties du Nouveau Testament ou du Nouveau Testament dans son ensemble sont des manuscrits grecs. Ce sont donc ces manuscrits qui servent de base aux traductions dont on se sert de nos jours, mais il ne faudrait pas croire que tous ces manuscrits sont identiques et qu'il a suffi d'en choisir un au hasard dans la masse, pour le traduire en négligeant les autres. En effet, d'une part les manuscrits sont extrêmement nombreux et, de l'autre, le texte qu'ils contiennent varie selon les exemplaires dans des proportions qui ne sont pas sans importance. On évalue aujourd'hui à plus de quatre mille le nombre des manuscrits qui nous ont conservé tout ou partie du Nouveau Testament dans le grec original. Aucun ouvrage antique ne peut, sous ce rapport, rivaliser avec lui, même de loin. L'auteur classique grec qui a été en quelque sorte la bible de l'hellénisme, et qu'on a lu dans tous les milieux et

reproduit continuellement jusqu'à la fin du monde antique, Homère, ne nous a pas été conservé en plus de deux cent trente exemplaires — cent cinquante-trois pour l'Iliade et soixante dix-sept pour l'Odyssée — dont une bonne partie sont incomplets. A ces chiffres on peut mesurer la fortune exceptionnelle des écrits du Nouveau Testament. Elle s'explique facilement. Dès la fin du II^e siècle, les différents ouvrages qui composent ce recueil avaient acquis une autorité incontestée parmi les chrétiens, et ils en faisaient usage soit pour leur édification personnelle, soit dans le culte. Chaque communauté, sinon chaque fidèle, car les livres étaient chers alors, dut en posséder un exemplaire plus ou moins complet et d'autant plus précieux que le gouvernement, hostile à la doctrine nouvelle, poursuivit souvent les livres où elle était déposée. Après l'élévation du christianisme au rang de religion d'Etat, au IV^e siècle, l'activité des copistes, exercée maintenant au grand jour, se fit plus intense encore et continua sans interruption dans tout l'Orient hellénique jusqu'à l'époque de l'imprimerie, au XV^e siècle. On comprend que peu d'ouvrages aient trouvé un marché aussi étendu socialement et géographiquement, pendant une période aussi prolongée, et l'on ne s'étonnera plus du chiffre d'exemplaires conservés énoncé tout à l'heure.

Cependant, sur ces quelque quatre mille copies du Nouveau Testament, il n'y en a pas deux qui présentent exactement le même texte. Ces divergences proviennent de causes diverses sur lesquelles nous reviendrons ; disons tout de suite que le procédé de reproduction des œuvres littéraires en usage dans l'antiquité, la copie exécutée à la main, était fatal par nature au maintien de l'uniformité du texte. Faites copier par trois personnes différentes un même passage de quelque étendue, il y a beaucoup de chances pour que les trois copies offrent des divergences notables. Ces différences de texte d'un ms à l'autre sont naturellement de portée fort inégale, la plupart ne concernant que l'orthographe, les formes grammaticales, l'ordre des mots, mais il y en a aussi de beaucoup plus graves. La rédaction de certains épisodes peut varier considérablement selon les mss et, ce qui est plus sérieux, il y a même des épisodes entiers, y compris certaines déclarations du Christ, qui se trouvent dans certains mss et qui ne figurent pas dans d'autres.

Voici quelques spécimens des divergences les plus notoires qu'offrent entre eux les principaux mss ou groupes de mss. Nous empruntons les citations qui vont suivre à la traduction d'Albert Rilliet (Genève, 1860) qui est faite, non d'après des éditions, mais d'après le seul ms Vaticanus B, et indique en notes les variantes des principaux autres mss.

Voici par exemple le récit de la pêche miraculeuse (Luc v, 3-11) :

Codex Vaticanus : « Or, étant monté dans l'une des barques, qui appartenait à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de la terre, et s'étant assis, il enseignait la foule de dedans la barque. Mais lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Pousse au large, et jetez vos filets pour pêcher ». Et Simon lui répliqua : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur ta parole je jeterai le filet ». Et l'ayant fait, ils ramenèrent une grande quantité de poissons ; mais leurs filets se déchiraient, et ils firent signe à leurs camarades dans l'autre barque de venir les aider ; ils vinrent, et les deux barques furent tellement remplies, qu'elles enfonçaient. Ce que Simon Pierre ayant vu, il se jeta aux genoux de Jésus en disant : « Eloigne-toi de moi, car je suis un homme pécheur, seigneur ». Il était en effet saisi d'épouvante, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la capture des poissons qu'ils avaient pris. Or, il en était aussi de même de Jacques et de Jean fils de Zébédée, qui étaient associés de Simon. Et Jésus dit à Simon : « Ne crains point ; désormais tu seras un preneur d'hommes ». Et ayant ramené les barques vers la terre, ils quittèrent tout et ils le suivirent. »

Codex Bezae (D) : « Or, étant monté dans l'une des barques, qui appartenait à Simon, il le pria de s'éloigner un peu de la terre, et s'étant assis dans la barque, il enseignait la foule. Mais, lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Pousse au large, et jetez vos filets pour pêcher ». Et Simon lui répliqua : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais je ne désobéirai certainement pas à ta parole » ; et aussitôt ayant jeté les filets ils ramenèrent une grande quantité de poissons ; mais leurs filets se déchiraient et ils faisaient signe à leurs camarades dans l'autre barque de venir les aider ; et ils vinrent, et les deux barques furent tellement remplies, qu'elles enfonçaient presque. Mais Simon Pierre tomba à ses pieds en disant : « Je t'en supplie, éloigne-toi de moi car je suis un homme pécheur, seigneur ». Il était en effet saisi d'épouvante à cause de la capture des poissons qu'ils avaient pris. Or, Jacques et Jean fils de Zébédée étaient ses associés. Or il leur dit : « Venez et ne soyez plus pêcheurs de poissons, car je ferai de vous des pêcheurs d'hommes ». Ce qu'ayant ouï, ils laissèrent tout à terre et ils le suivirent. »

En comparant ces deux textes, on constate tout de suite qu'au point de vue du contenu ils se valent à peu près, mais que, pour ce qui est de la rédaction, ils diffèrent considérablement. Il y a donc lieu de se demander lequel des deux (ou quelles portions de chacun des deux) représente la rédaction originale de l'évangéliste. Mais il y a des divergences plus graves que celles-ci, qui ne portent guère que sur le style. Ainsi, au lieu

des simples mots Luc VI, 5 : « Et il leur disait : Le fils de l'homme est maître du sabbat », qu'on lit dans le Vaticanus et, avec l'adjonction de même après maître, dans les mss, le ms de Bèze offre ceci : « Le même jour, ayant vu quelqu'un qui travaillait pendant le sabbat, il lui dit : « O homme, si tu sais ce que tu fais, tu es bien heureux ; mais si tu ne le sais pas, tu es maudit, et tu es un transgresseur de la loi ». Il y a ici le cas grave d'une parole attribuée au Christ qui ne se trouve que dans un seul ms. Cette parole qu'un seul témoin nous a conservée est-elle authentique, voilà ce que la critique aura à décider. Ailleurs, au contraire, les mss D et B s'accordent pour omettre une parole du Christ que l'ensemble des codices contient ; c'est le cas d'une des paroles prononcées sur la croix, Luc XXIII, 34 : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Enfin, une des variantes les plus importantes de la tradition manuscrite se trouve à la fin de l'évangile de Marc. Dans le Sinaiticus, le Vaticanus et quelques autres mss, cet évangile se termine avec le 8^e verset du chapitre XVI : « Et elles ne dirent rien à personne, car elles avaient peur ». Dans le reste des mss, au contraire, on trouve encore après ces mots douze versets où sont racontées les apparitions du Christ aux disciples après sa résurrection, ses recommandations aux mêmes disciples touchant la mission, et finalement son ascension. Ces versets sont-ils originaux et devront-ils figurer dans une traduction ?

A ces variantes graves et importantes il faudrait encore ajouter toutes celles de moindre portée, omissions ou adjonctions de pronoms et de particules, variations dans l'ordre des mots, dans les formes grammaticales, etc., qui n'affectent pas le sens des récits et ne peuvent être rendues dans une traduction. Si l'on additionne toutes les divergences de texte qu'offre l'ensemble des mss aujourd'hui connus du Nouveau Testament, on arrive au chiffre de 150 000 environ, chiffre énorme, qui provient de l'abondance extrême des exemplaires manuscrits de l'ouvrage en question. Il résulte de cet état de choses que le traducteur du Nouveau Testament se trouve devant l'alternative d'adopter comme base de sa traduction un certain ms dont il reproduira le texte dans sa langue, c'est ce qu'a fait par exemple Rilliet, ou de constituer un texte en opérant un choix

parmi les innombrables variantes de la tradition manuscrite, texte qui ne sera exactement celui d'aucun ms existant. C'est d'après des textes ainsi établis qu'ont été effectuées la plupart des traductions du Nouveau Testament. Mais, quel que soit le parti pour lequel on se décide, il est évident que le choix du ms privilégié ou le choix des variantes ne doit pas être remis au hasard, mais doit être raisonné et résulter d'un examen critique de l'ensemble des mss dont on dispose. Même si ces recherches conduisaient le critique à la conviction qu'il n'existe aucun critère sûr pour opérer le choix en question parmi les mss et les variantes, et que, par conséquent, aucun texte ne peut présenter des garanties absolues d'authenticité, le travail n'aurait pas été inutile, car il vaut mieux être au clair que de rester dans le vague, et si l'on doute il est bon de savoir pourquoi. D'autre part, ces recherches contribuent à expliquer l'origine de cette différenciation du texte des évangiles et des épîtres, ce dont la science fait son profit, et en même temps elles nous renseignent sur la portée doctrinale de ces divergences, ce qui intéresse ceux qui tirent du Nouveau Testament leur nourriture spirituelle. Pour rassurer ces derniers, il suffira de signaler la déclaration suivante d'un des plus éminents critiques du Nouveau Testament, M. Kenyon : « Aucun article fondamental de doctrine ne repose sur une leçon contestée ; et les vérités du christianisme sont exprimées avec autant de certitude dans le texte de Westcott et Hort que dans celui de Robert Estienne ». Cette affirmation ne doit pas cependant dispenser du travail critique dont le but idéal consiste à reconstituer le texte des évangélistes et des apôtres tel qu'il est sorti de leur plume. Ce résultat peut-il être atteint et par quels procédés, voilà ce qu'il faut maintenant examiner.

En effet, à moins d'admettre que les auteurs dont les écrits rassemblés forment le Nouveau Testament ont publié plusieurs fois leurs ouvrages sous des formes différentes, ce qui n'est pas impossible pour quelques-uns mais ne saurait s'appliquer à tous et n'expliquerait pas d'ailleurs toutes les variantes, il faut bien reconnaître que beaucoup de ces dernières, même parmi les plus caractéristiques, sont des modifications postérieures du texte original et ne peuvent prétendre à l'authenticité. Il faudra donc écarter certaines d'entre elles et en adopter d'autres ; mais,

comment opérer ce choix ? Tout éditeur ou traducteur d'un ouvrage que nous devons à la tradition manuscrite se trouve devant un problème analogue, mais, dans le cas du Nouveau Testament, ce problème est particulièrement difficile à résoudre — vu le grand nombre des copies qui entraîne une augmentation proportionnelle des variantes — et particulièrement sérieux. En effet, étant donné la place qu'occupe le Nouveau Testament, et surtout les évangiles, dans la chrétienté, il est nécessaire qu'on soit au clair sur le degré d'authenticité du texte que l'on en possède et que l'on s'assure par tous les moyens contre le risque de prendre pour une parole du Christ les paraphrases ou les inventions d'un lecteur antique, ou encore les divagations d'un copiste.

C'est donc à démêler dans les mss l'ivraie du bon grain que les critiques, depuis la Renaissance, ont consacré une somme énorme de travail. La méthode employée a été la suivante : on a examiné minutieusement tous les mss qu'on a pu se procurer, on a colligé les citations qui émaillent le texte des Pères de l'Eglise ; à côté des mss on n'a pas négligé les traductions antiques du Nouveau Testament, traductions latines, syriaques, arméniennes, perses, coptes, etc., dont on possède parfois des mss aussi anciens que les plus anciens mss grecs. Cette masse presque écrasante de documents a été classée au point de vue du texte, et l'on croit être parvenu à discerner trois ou quatre formes différentes sous lesquelles les écrits du Nouveau Testament ont circulé dans l'antiquité. On a souvent donné à ces catégories des dénominations géographiques : texte syrien, alexandrin, occidental, palestinien, etc., mais ces désignations sont trompeuses, car le lieu où chacun de ces textes a pris naissance n'est dans aucun cas absolument certain, et elles ne délimitent pas non plus avec exactitude le domaine dans lequel chaque texte respectif a été en usage ; ainsi, on a des preuves que le texte dit occidental a aussi bien été utilisé en Asie mineure ou en Egypte qu'en Gaule. On préfère donc aujourd'hui désigner chacune de ces espèces de texte par une lettre grecque, ce qui les distingue sans préjuger de leur origine et de leur aire de diffusion.

Ces différentes formes de texte qui paraissent avoir été déjà en cours au début du III^e siècle sont conservées dans les mss à

des degrés divers de pureté. En effet, aucun de ceux-ci n'est antérieur au IV^e siècle ; par conséquent, les différentes versions pouvaient déjà avoir influé les unes sur les autres par suite de comparaison entre des exemplaires de provenance diverse. Cependant, on s'accorde à reconnaître que certains mss contiennent assez de leçons caractéristiques d'une certaine forme de texte pour en être regardés comme les représentants attitrés. Ainsi, l'Alexandrinus du British Museum (A) qui remonte au début du V^e siècle — cette date, comme celle des autres mss, n'est qu'approximative — est le principal témoin de la classe α . Le texte β s'est conservé surtout dans le Vaticanus (B) du IV^e siècle, et, à un moindre degré, dans le Sinaïticus de Petrograd (\aleph), du IV^e siècle également ; enfin, c'est dans le fameux codex Bezae (D), offert en 1581 par Théodore de Bèze à l'Université de Cambridge où il se trouve encore, que se lit le texte grec qui se rapproche le plus de la forme désignée par δ . Pour les parties du Nouveau Testament où le ms de Bèze fait défaut, en particulier pour les épîtres pauliniennes, on y supplée en recourant au Claromontanus (D₂), aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Paris. L'un et l'autre de ces mss peuvent être datés de la fin du V^e ou du commencement du VI^e siècle. On voit par là que les variantes énumérées au début de cet article illustrent surtout les différences entre le texte β et le texte δ . Il suffira de s'y reporter pour en mesurer la portée.

Ce classement une fois établi, et déterminés les rapports de chaque ms particulier à ces différentes formes du texte, il reste à déterminer la valeur relative de chacun des textes $\alpha\beta\gamma\delta$ au point de vue de l'authenticité, car, si nous parvenons à les reconstituer, nous n'obtenons encore que les différentes formes sous lesquelles les écrits du Nouveau Testament circulaient dans les différentes parties de la chrétienté à la fin du II^e ou au III^e siècle, c'est-à-dire déjà cent ans au moins après que les originaux avaient vu le jour. Pour déterminer la valeur de ce que l'on appelle le texte α , le texte β , le texte δ , il est indispensable de savoir dans quelles conditions ils se sont formés. Ce n'est qu'une fois au clair sur ce point qu'on verra s'il est possible d'extraire méthodiquement des représentants de ces différents textes les éléments de la rédaction originale. Si nous possédions des mss dans lesquels soit conservé un état du texte antérieur à celui

des versions dont on vient de parler, il y aurait des chances pour que le problème de l'origine et de la formation de ces versions pût se résoudre. C'est ici que les papyrus entrent en jeu. Grâce à la sécheresse de son climat, l'Égypte a fourni à la science depuis environ un tiers de siècle d'innombrables mss grecs et autres ; parmi ces mss, soixante-quinze fragments appartenant à des livres du Nouveau Testament ont été publiés jusqu'ici. Ils datent du III^e au VII^e siècle. On voit tout de suite que l'âge des plus anciens dépasse notablement celui des plus anciens codices. Toutefois, il ne faut pas confondre l'âge du ms en tant qu'objet avec celui du texte qu'il contient ; nous reviendrons tout à l'heure sur cette question. Commençons par décrire l'apparence et caractériser le texte des plus remarquables de ces fragments.

En commençant, il faut faire remarquer que le terme de papyrus sert aujourd'hui à désigner d'une manière générale les mss anciens, c'est-à-dire antérieurs au moyen âge, de provenance égyptienne, indépendamment de la matière dont ils sont faits. On ne s'étonnera donc pas de voir énumérer sous la désignation générale de papyrus des fragments sur parchemin et même sur tessons de poterie, des ostraca.

Voici d'abord une page d'un livre de papyrus contenant le commencement du premier chapitre de l'évangile de Matthieu, où est rapportée la généalogie du Christ (Papyrus Oxyrhynchus 2). Les éditeurs considéraient, au moment de sa publication (1897), que ce fragment pouvait prétendre à être le plus ancien ms connu d'une portion quelconque du Nouveau Testament, car il appartient probablement au III^e siècle. Aujourd'hui, la palme de l'ancienneté lui est disputée par le papyrus 1228 de la même collection dont il sera question plus loin. Quoi qu'il en soit, ce vénérable document peut donc être antérieur de cinquante ou cent ans au Sinaiticus et au Vaticanus. D'une manière générale, le texte qu'on y lit s'accorde avec ces deux mss quand ils sont d'accord ; là où leurs leçons diffèrent, le papyrus offre tantôt celle de l'un tantôt celle de l'autre. Il présente aussi des leçons qui lui sont propres et qui sont différentes, soit du consensus des deux grands mss, soit de leurs lectures divergentes ; autrement dit, il augmente encore le nombre des variantes en circulation. Ainsi, il est seul à omettre l'article devant Ἰωσήφ

au verset 16 et devant *γενεαί* au verset suivant. Au verset 18 il s'accorde avec le Sinaïticus et le Vaticanus pour omettre *γάρ* après *μνηστευθείσης* mais, au commencement de la phrase où se trouvent ces mots, notre papyrus porte *Ἰησοῦ Χριστοῦ* avec le Sinaïticus alors que le Vaticanus renverse l'ordre des termes. Au verset 3, au contraire, on trouve l'orthographe *Ζαρέ* comme dans le Vaticanus, alors que le Sinaïticus a *Ζαρά*, et au verset 15 également *Μαθθάν* avec le Vaticanus contre *Ματθάν* du Sinaïticus. Ces quelques spécimens suffisent à démontrer quels rapports existent entre le texte du papyrus et celui de ces deux principaux codices, ainsi que la faible portée des variantes qu'il présente.

Une base de comparaisons plus large est offerte par dix pages d'un livre de papyrus (P. Oxy. 657) où se lit le tiers environ de l'épître aux Hébreux. On peut l'attribuer au début du IV^e siècle. Le texte est remarquable en ce qu'il omet fréquemment des mots ou des membres de phrases qui ne sont pas essentiellement nécessaires. A ce point de vue, il se rencontre souvent avec le Vaticanus et le Claromontanus. Ainsi, il lit avec le premier, en omettant les mots entre crochets, III, 3 (Trad. Stapfer) : « fidèle dans [toute] sa maison » ; III, 6 : « si toutefois nous persistons [fermement jusqu'à la fin] dans l'assurance et l'espérance qui font notre gloire ». Avec le ms de Clairmont il supprime l'article devant *τοιούτην* au verset 3 du ch. XII. Ailleurs il est seul à omettre contre toute la tradition ; ainsi XI, 4 : « c'est par la foi qu'Abel offrit [à Dieu] un meilleur sacrifice que Caïn » ou ; X, 37 : « encore bien peu de temps [en effet] », ou bien il fausse compagnie au Sinaïticus et au Claromontanus pour fournir un texte qu'on retrouve dans d'autres mss (X, 32 *ὡς πρότερον ἡμέρας*). Ici encore nous constatons une concordance intermittente avec les principaux témoins de la tradition manuscrite et des leçons originales.

Un fragment de parchemin où figurent quelques versets de l'évangile de Jean (P. Oxy. 847) reçoit aussi de ses éditeurs un brevet d'antiquité ; il peut rivaliser à ce point de vue avec les plus anciens codices bibliques. Le texte, comparé avec les trois grands mss Sinaïticus, Vaticanus et Alexandrinus, se rapproche particulièrement du second avec lequel il s'accorde quatre fois en opposition avec les deux autres ; mais cette conformité est

loin d'être absolue, ce n'est qu'une tendance, et le fragment d'Oxyrhynque soutient aussi à l'occasion les deux autres mss contre le Vaticanus, et, ce qui est fort important, il offre des lectures inconnues à ces trois autorités, mais qui coïncident avec ce qu'on lit dans des mss très postérieurs et négligés par les critiques pour l'établissement du texte. Nous voyons aujourd'hui que, sous le rapport de l'antiquité, ces leçons ne le cèdent en rien à celles des mss plus cotés, ainsi 11, 12 : « après *ces choses* (au lieu de *cela*) » et 15 : « ayant fait *une espèce* de petit fouet » (au lieu de simplement *un petit fouet*) est le texte de quelques mss datant du VIII^e au X^e siècle. Ce phénomène n'apparaît pas dans le seul P. Oxy. 847 ; un autre fragment de même date (P. Oxy. 1008) permet de faire la même remarque. Au chapitre VII de la première épître aux Corinthiens, verset 40, le texte du papyrus est : « je crois, moi aussi, avoir l'esprit *du Christ* », leçon qui ne figurait jusqu'ici que dans un seul ms du X^e siècle, tous les autres portant : « l'esprit *de Dieu* ». Il en est de même pour une leçon de l'épître à Tite, II, 7. Le texte de la majorité des mss est ἐν τῇ διδασκαλίᾳ ἀφθονίαν (de la pureté dans l'enseignement), mais deux mss du IX^e siècle indiquent en marge la variante ἀφθορίαν (de la générosité) ; or, c'est ce dernier substantif qu'on lit dans le P. Rylands 5 que son éditeur attribue au III^e siècle. Voilà donc cette variante reportée à une date antérieure à celle des grands codices, ce qui ne signifie pas du reste qu'elle recèle le texte authentique ; c'est une toute autre question. Ainsi, ces leçons qu'on aurait pu croire le produit du moyen âge sont bel et bien antiques, elles étaient déjà courantes au moment où furent constituées les formes de textes que nous ont conservées les grands codices. Ceux qui ont constitué le texte de ces derniers les ont écartées, pour des raisons que nous ne pouvons plus apprécier puisque nous les ignorons, à moins qu'ils n'en aient pas eu connaissance.

Pour en revenir au P. Oxy. 1008, on voit, à l'examen, qu'il offre des points de contact avec chacun des trois principaux mss Sinaïticus, Vaticanus et Alexandrinus, mais sans reproduire fidèlement le texte d'aucun d'eux d'une façon continue. On peut y signaler aussi trois variantes absolument nouvelles. Ainsi, on lit dans le papyrus 1 Cor. VII, 38 : « celui qui marie sa fille *fera* bien, celui qui ne la marie pas *fera* mieux », d'accord avec le

Vaticanus. Le Sinaïticus et l'Alexandrinus ont le premier verbe au présent, le Claromontanus tous les deux. Au v. 34, le papyrus et le Claromontanus portent : « afin d'être sainte de corps et d'esprit », sans article devant les substantifs, alors que les trois autres mss s'accordent pour l'insérer. Au v. 33, le papyrus lit et ponctue de la façon suivante (trad. Rilliet) : « celui qui est marié s'inquiète des choses du monde, et de la manière dont il plaira à sa femme, et il est partagé. La femme non mariée et la vierge s'inquiètent aussi des choses du Seigneur », texte coïncidant avec celui du Vaticanus ; le Sinaïticus et l'Alexandrinus donnant aussi la qualification de non mariée à la vierge, le Claromontanus à la vierge seulement. Quant à la ponctuation, elle est — ce qui est plutôt rare, car les mss anciens n'en contiennent guère en général — indiquée par des espaces laissés vides. Ces espaces déterminent des portions de texte qui ne correspondent pas avec nos versets. Dans le passage qui nous occupe, le blanc se trouve après « il est divisé », montrant que, pour le recenseur du texte conservé dans le papyrus, le sujet de ce verbe est l'homme marié. Cette interprétation qui est celle de certains Pères de l'Église se retrouve, également indiquée par un blanc, dans le codex Laudianus du vi^e siècle. On voit qu'elle remonte à une date bien antérieure ; l'interprétation qu'implique cette ponctuation peut donc rivaliser d'ancienneté avec les autres interprétations. Nous n'avons pas à discuter ici le degré d'authenticité de ces différentes leçons, nous voulons simplement faire remarquer qu'elles reposent toutes sur des documents de haute date et ne sont évidemment pas des conjectures des compilateurs du texte qu'on lit respectivement dans le Sinaïticus, le Vaticanus et les autres grands mss. En thèse générale, le papyrus que nous venons d'examiner est généralement d'accord avec **NA**B lorsqu'ils sont d'accord ; là où ils diffèrent, le texte du papyrus, dans ce fragment, va avec **B** généralement, ou aussi avec **D**, à moins qu'il n'oppose une leçon toute nouvelle à l'accord ou au désaccord de ces autorités, ou encore que sa leçon coïncide avec celle d'un autre ms moins connu et apprécié.

Un fragment de l'épître aux Philippiens (P. Oxy. 1009), remontant au iv^e siècle, présente les mêmes caractéristiques. Quoiqu'il ait une tendance à soutenir les trois principaux mss, il ne

s'accorde parfaitement avec aucun d'entre eux et, à l'occasion, fait preuve d'une complète indépendance à l'égard de toute notre tradition manuscrite. Ainsi III, 16 : « du point où vous êtes arrivés » (nous sommes arrivés, mss), et IV, 7 : « la paix de Dieu... gardera vos cœurs, vos pensées et vos corps. » Aucun ms n'énumère à la fois les pensées et les corps ; ils ont l'un ou l'autre, les principaux ont les pensées.

Le fragment de l'évangile de Jean publié sous le n° 1228 des Papyrus d'Oxyrhynque peut passer pour le plus ancien ms actuellement connu du Nouveau Testament. C'est le débris d'un rouleau de papyrus remontant à la fin du III^e siècle. Son texte offre les mêmes particularités que celles qui ont été signalées jusqu'ici dans les papyrus : accord fréquent, mais nullement continu avec les principaux codices, pas d'affinité déclarée avec le texte d'un ms déterminé.

Parmi les papyrus les plus anciens, deux fragments reviennent au livre des Actes. Le premier, connu depuis plusieurs années, se trouve à Berlin (P. 8683, GREGORY, *Textkritik* III, p. 1087). Il se compose de quatre pages d'un codex datant du IV^e siècle. On y lit Act. IV, 31-37 ; V, 2-9 ; VI, 1-6, 8-15. On relève dans ces passages quatre leçons nouvelles ; par ailleurs, le texte, comparé à celui des autres mss, est des plus mélangés. Des leçons particulières au Vaticanus, au Sinaïticus, au codex Bezae et à d'autres mss encore se présentent successivement au regard du chercheur, si bien qu'on a émis l'idée que le texte du papyrus avait été établi au moyen de ces différents mss. C'est là une conjecture sur laquelle nous allons revenir tout à l'heure car elle intéresse tous les papyrus du Nouveau Testament.

Le second fragment, accessible depuis quelques jours seulement, provient de la collection d'Oxyrhynque (P. Oxy. 1597), Il remonte à la fin du III^e ou au début du IV^e siècle et, quoiqu'il ne soit qu'un lambeau où ne survivent que 7 à 10 lettres de chaque ligne des versets 7, 8 et 20 du XXV^e chap. des Actes, ce peu suffit à montrer qu'on a affaire à une très ancienne forme de texte, apparentée à la version « occidentale » (δ) qui n'est représentée dans ce passage, où D présente une lacune, que par des mss latins ; ainsi au v. 20 l'ἐκήρυξα (j'ai proclamé) du papyrus semble correspondre au *praedicavi* du Floriacensis du VI-VII^e siècle, un ms de l'ancienne version latine ; tous les mss

grecs ont ἀπήγγελλον, un autre composé du verbe ἀγγέλλειν (annoncer) auquel répond *adnuntiare* dans les autres mss latins. En outre, le texte du papyrus présente des particularités qui lui sont propres.

Terminons cette revue des papyrus du Nouveau Testament les plus caractéristiques par l'examen d'une page d'un ms sur parchemin de l'évangile de Luc, publiée par la Société italienne pour la recherche des papyrus (P. Soc. ital. 2 et 124). Cette page, défigurée par des lacunes, contient le récit de l'arrestation de Jésus et du reniement de Pierre (ch. xxii, 44-63). Le texte est surtout remarquable par deux omissions. Le v. 51 entier : « Mais Jésus prit la parole et dit : « Restez-en là ! », et, touchant l'oreille de l'homme blessé, il le guérit » est supprimé, de même que ces mots qui figurent dans les autres mss grecs à la fin de la scène du reniement, v. 62 : « Il sortit et, dehors, il pleura amèrement. » Dans l'omission de cette dernière phrase, le papyrus va de pair avec deux mss de la traduction latine ancienne dite Itala. L'absence de ces mots dans un ms grec remontant probablement au iv^e siècle tendrait donc à confirmer l'opinion de ceux qui ne les considèrent pas comme faisant partie du texte original de Luc mais les regardent comme une interpolation empruntée à Matthieu. Quant à l'omission du v. 51, elle vient renforcer les doutes émis par certains critiques sur l'authenticité de ce passage qui, il faut le reconnaître, ne s'accorde pas très bien avec les versets qui précèdent. On a donc soupçonné qu'il provient, lui aussi, de Matthieu, et que tout le morceau, tel que nous le lisons dans nos mss de Luc, est le produit d'une harmonisation des deux évangiles. Les partisans de cette théorie pourront désormais faire état d'un témoignage documentaire de date élevée. On remarque d'autre part dans ce texte de notables coïncidences avec le codex Bezae alors que celui-ci s'oppose au reste de la tradition, en particulier au v. 49 où ils donnent l'un et l'autre : « Ceux qui étaient avec lui voyant ce qui *était* arrivé » alors que tous les autres mss portent : « Voyant ce qui *allait* arriver ». Mais l'accord s'arrête là, et la suite du texte du papyrus : « Lui dirent : « Frapperons-nous ? » ne se retrouve dans aucun ms mais seulement dans les éditions de Robert Estienne, de 1550, et l'Elzévirienne de 1624. D a « dirent au maître », les autres « dirent (ou lui dirent) : « Maître, frapperons-nous ? » On

voit donc que le texte du papyrus est plus court que celui des mss. Cette remarque s'applique à d'autres passages. Par exemple, au v. 52, il omet les mots entre crochets qui figurent dans les autres mss : « Jésus dit ensuite à ceux qui étaient venus à lui, chefs des prêtres, chefs des gardes [et anciens] : « Vous êtes venus comme contre un brigand avec des épées [et des bâtons] ». Signalons encore l'absence du mot *δέροντες* au v. 63 : « les hommes qui le tenaient le bafouaient (après l'avoir frappé) » (Rilliet). Ce mot ne figure pas non plus dans D et n'est pas rendu dans une partie des mss de l'Itala. Ces omissions, dont il faut rapprocher celles du mot maître au v. 49, ne peuvent guère, vu leur nombre, être accidentelles, elles révèlent plutôt une tendance à abrégé le texte dont est responsable le recenseur du papyrus ou celui de son archétype. Ainsi, bien que les rapports du papyrus avec D soient assez marqués, il est loin de concorder toujours avec lui ; sur certains points, il s'en écarte et offre la leçon d'un autre ms ou d'un groupe d'autres mss, à moins qu'il ne présente une leçon tout à fait inédite. Mais il est temps d'arrêter cette description du texte des papyrus. De cet amoncellement d'observations de détail, essayons maintenant de dégager un enseignement.

De l'étude qui vient d'être faite, quelle conclusion peut-on tirer ? Constatons d'abord que le texte d'aucun papyrus ne concorde exactement avec celui d'aucun des mss connus avant la découverte des papyrus. MM. Grenfell et Hunt écrivaient à propos du fragment de l'évangile de Jean que nous avons décrit et qui est peut-être le plus ancien ms. d'une partie du Nouveau Testament actuellement connu (P. Oxy. 1228) : « le texte est de bonne qualité et intéressant mais, comme il arrive souvent, ses affinités ne sont pas fortement marquées et il ne s'accorde nullement d'une façon constante avec aucun des mss qui font autorité. Les points de contact avec le Sinaïticus sont fréquents mais il y a des divergences remarquables. » Ce jugement pourrait s'appliquer à tous les plus anciens papyrus jusqu'ici publiés. Certains peuvent se rapprocher davantage de tel codex que de tel autre, jamais il n'y a identité absolue et les divergences ne proviennent pas de simples fautes de copistes. Chaque papyrus, pour peu qu'il ait une étendue suffisante, offre successivement

des leçons qui sont caractéristiques des différents codices et, en plus, quelques leçons inédites.

En comparant les papyrus aux codices, on pourrait dire que le texte des premiers est éclectique, si ce terme ne préjugerait une question très importante qu'il faut maintenant aborder. En effet, en parlant de l'éclectisme du texte des papyrus, on donne à entendre, et en réalité on implique, que celui des codices représente un état plus ancien de la tradition manuscrite. A employer ce terme, il semblerait que le texte des papyrus serait le produit de recensions établies au moyen des codices ou de leurs archétypes, et cette opinion a en effet été émise, comme on l'a vu à propos du fragment des Actes des apôtres analysé ci-dessus; des recenseurs disposant du Vaticanus, du Sinaiticus, de l'Alexandrinus, du Codex Bezae et d'autres mss connus ou inconnus auraient constitué de nouvelles versions en choisissant des leçons tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces mss. On présuppose également une situation analogue lorsqu'on dit que tel papyrus ne « reproduit » exactement le texte d'aucun ms car, pour que le texte du papyrus reproduise ou ne reproduise pas le texte d'un ms, il faut nécessairement que ce dernier soit antérieur au papyrus. Or, le rapport chronologique existant entre le texte des papyrus et celui des codices est rien moins que définitivement fixé; c'est justement le point en litige.

Le texte consigné dans les papyrus qui viennent d'être énumérés est-il antérieur ou postérieur à celui des grands codices? ou bien encore, le texte des codices est-il dépendant de celui des papyrus ou est-ce le contraire qui est vrai? Pour motif de convenance, nous parlons *du* texte des papyrus comme s'il était uniforme; en réalité nous n'en savons rien parce que nous ne possédons pas deux papyrus contenant un même passage. Cependant, on peut, semble-t-il, parler *du* texte des papyrus parce que, jusqu'ici du moins, le texte de chaque papyrus présente la même particularité importante qui est d'être composite par rapport à l'ensemble des codices. Notons aussi qu'il ne faut pas confondre l'âge du texte et l'âge du ms. Deux mss contemporains d'un même ouvrage peuvent présenter deux états très différents du texte si l'un, par exemple, est le résultat d'une recension faite au moyen de plusieurs textes plus anciens et que

l'autre reproduit simplement un quelconque de ces textes plus anciens. Même si certains papyrus, en tant qu'exemplaires du Nouveau Testament, sont certainement postérieurs au Vaticanus ou au Sinaïticus, il se peut qu'ils nous conservent une forme du texte plus ancienne que celle qui est déposée dans les grands codices; cela dépend des ancêtres de ces différents mss. Après ces préambules, nous allons essayer de déterminer dans quel rapport se trouvent le texte des papyrus et celui des codices.

Les faits sont les suivants. Les mss du Nouveau Testament qui ont été examinés dans les pages précédentes sont contemporains ou même antérieurs aux grands codices, Sinaïticus, Vaticanus, Alexandrinus, Bezae, etc. sur lesquels se base la critique verbale du Nouveau Testament. D'autre part, leur origine est très différente. Les grands codices dont il vient d'être question sont des exemplaires de luxe, très soigneusement calligraphiés par des professionnels sur du parchemin de grand format; ils ne peuvent par conséquent avoir été exécutés que dans de grands centres comme Alexandrie, par exemple, ou Césarée. Ceux qui les ont utilisés étaient probablement des gens instruits, en tout cas, un texte comme celui du Vaticanus ne peut guère avoir été établi que par un critique averti et maître de sa méthode. Les papyrus au contraire nous font connaître les exemplaires du Nouveau Testament dont on se servait dans les modestes communautés de la province; tous en effet proviennent de localités plus ou moins éloignées de la grande métropole de culture qu'était Alexandrie. Rien ne nous autorise à croire que des rapports intellectuels intenses aient existé au II^e et III^e siècles entre la capitale et les autres villes du pays. Au contraire, les découvertes de papyrus littéraires si abondantes faites dans la vallée du Nil montrent que les œuvres des auteurs contemporains n'ont guère pénétré dans ces régions écartées. Le Fayoum, Hermopolis, Oxyrhynque qui nous ont fourni tant de fragments d'Homère, de Sophocle, de Démosthène appartenant à des mss des trois premiers siècles de notre ère n'ont jusqu'ici livré ni du Lucien, ni du Plutarque, et pas davantage du Clément ou de l'Origène, et pourtant, c'est dans le pays même, à Alexandrie, que s'est longtemps exercée l'activité littéraire et critique de ces illustres Pères de l'Eglise.

L'absence de ces auteurs ne peut guère être mise sur le compte du hasard aujourd'hui que c'est par centaines que se comptent les papyrus littéraires exhumés dans les villes et les villages de la vallée du Nil. Si les savants ouvrages des Alexandrins Clément et Origène ont passé inaperçus pour les habitants de ces bourgades, pourquoi une recension érudite du Nouveau Testament aurait-elle eu plus de raison de leur parvenir? Qu'il y ait parmi les papyrus quelques exemplaires d'une recension de ce genre, cela n'est pas impossible; le hasard des circonstances produit des choses inattendues — n'a-t-on pas trouvé à Oxyrhynque un fragment de l'évangile de Luc avec traduction gothique! — mais, que tous les papyrus soient des reproductions d'un texte de ce genre paraît a priori fort improbable après les remarques générales qui viennent d'être faites. D'ailleurs, si les plus anciens papyrus étaient apparentés à cette recension il faudrait qu'elle ait pénétré très rapidement dans la province, ce qui est contraire à toute vraisemblance. Comme d'autre part, les papyrus moins anciens présentent exactement les mêmes caractères que leurs devanciers au point de vue du texte, c'est-à-dire d'être « composites » par rapport aux grands codices, ils paraissent bien tous en général, quelle que soit leur date, représenter un même état du texte. Cet état est celui de la diversité la plus complète: l'état du texte à un moment où la science critique n'était pas encore intervenue pour ramener une certaine unité en opérant un choix dans le chaos des variantes en circulation. Nous croyons donc pouvoir émettre l'hypothèse que le texte bigarré de la majorité des papyrus est antérieur à toute recension savante, à plus forte raison antérieur à la formation du texte des grands codices ou, du moins, sans rapports directs avec ceux-ci. Bien loin qu'ils aient servi de base pour établir le texte qu'on lit dans les papyrus, le contraire nous paraît infiniment plus probable. Nous voulons dire par là que le texte des grands codices, ou de leurs archétypes serait le produit de recensions différentes effectuées avec plus ou moins de méthode à des dates et dans des lieux différents au moyen d'exemplaires analogues à ceux que nous font connaître les papyrus. C'est d'après eux, au moins d'après les plus anciens d'entre eux, qu'on peut se représenter les Nouveaux Testaments possédés par les chrétiens modestes et les petites communautés du III^e siècle, à l'époque des

persécutions de Decius, et même au 11^e siècle, en un temps où personne encore ne s'était soucié, et pour cause, de critique verbale du Nouveau Testament. En effet, quand dans une des églises d'Oxyrhynque, du Fayoum ou d'Hermopolis on avait besoin d'un nouvel exemplaire du Nouveau Testament, on n'allait évidemment pas chercher pour le reproduire le texte le mieux établi par la critique alexandrine, on se contentait sans doute de recopier les exemplaires qu'on avait sous la main, les vieux exemplaires populaires du 11^e siècle, antérieurs à toute recension savante. C'est ainsi que le texte des papyrus, nonobstant la date de leur transcription, peut nous renseigner sur la nature des exemplaires en usage dans ces temps reculés, proches des temps apostoliques où l'évangile n'était annoncé encore qu'aux pauvres. Ces exemplaires présentaient des divergences considérables de rédaction, mais personne ne s'en inquiétait, leurs modestes propriétaires avaient d'autres préoccupations en tête que de comparer des variantes, ils ignoraient même ce que c'était, n'appartenant pas au milieu très spécial pour qui ces préoccupations existent.

Si vraiment la majorité des papyrus sont des copies populaires du Nouveau Testament, quoique exclusivement de provenance égyptienne, elles doivent ressembler beaucoup aux exemplaires du même genre qui circulaient en Palestine, en Syrie ou en Asie Mineure; si nous en possédions, nous constaterions sans doute que le texte offrait la même particularité que celle que nous relevons dans les papyrus, c'est-à-dire fort peu d'unité. Le plus grand et le premier critique verbal du Nouveau Testament dans l'antiquité, Origène († en 254), témoigne du manque d'uniformité des mss dont il disposait pour constituer le texte de son édition du Nouveau Testament car il mentionne fréquemment des leçons divergentes et indique que telle ou telle se trouve dans « la plupart des mss » ou dans « les plus anciens mss » ou dans « les meilleurs mss ». Et, dans ses propres œuvres, il cite les mêmes passages sous des formes différentes. Le témoignage de l'illustre docteur nous paraît confirmé par les documents originaux fournis par les papyrus.

Admettant donc que le texte des papyrus est antérieur à la constitution des différentes versions $\alpha\beta\gamma\delta$ (v. p. 49) ou en tout cas indépendant d'elles, nous esquisserons à peu près de

la manière suivante l'histoire du texte du Nouveau Testament.

Les écrits variés qui ont été à un moment donné réunis sous le titre général de Nouveau Testament ont d'abord mené une existence indépendante, chacun à partir de la date de sa composition qui, pour la plupart, se place dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère. Même après la formation du canon et son adoption par l'église, les exemplaires complets du Nouveau Testament ont dû rester plutôt rares, vu la cherté du papyrus; la majorité des fragments égyptiens proviennent d'exemplaires qui ne contenaient qu'un ou deux écrits, la numérotation des pages ou des colonnes de texte permet souvent de s'en assurer. Le public auquel ces ouvrages étaient destinés appartenait surtout aux classes moyenne et inférieure de la société, milieux dans lesquels on ne s'inquiète pas de critique verbale. Des variations de rédaction entre différents exemplaires des récits évangéliques ou des écrits des apôtres n'étaient pas pour le choquer, si même elles y étaient perçues. D'ailleurs, au commencement du 11^e siècle, un homme comme Papias, évêque de Hiérapolis en Phrygie, et par conséquent dignitaire ecclésiastique, préférait encore aux documents écrits sur la vie du Christ les dépositions de la tradition orale. C'est dire que ces documents n'étaient encore à aucun degré considérés comme infaillibles et que chaque lecteur ne devait se faire aucun scrupule d'en modifier la rédaction ou d'y apporter des adjonctions provenant d'autres sources quand il les reproduisait ou les faisait reproduire. Il est évident que les évangiles et les Actes des Apôtres étaient les plus exposés, ils prêtaient davantage à la retouche et à l'amplification que les épîtres pauliniennes et catholiques. Les écrits du Nouveau Testament ont ainsi traversé une première période qui peut être qualifiée de pré-critique, pendant laquelle ont pris naissance la plus grande partie des variantes du texte. La critique verbale, fondée au 11^e siècle av. Jésus-Christ par les Alexandrins et perfectionnée par des générations de philologues illustres, existait depuis longtemps comme science constituée, au moment où le plus ancien des écrits du Nouveau Testament a été édité, mais les cercles où elle était exercée n'avaient encore aucun point de contact avec ceux où ces écrits étaient lus. Quand ils entreront dans la bibliothèque des érudits comme Origène, au début du 11^e siècle, l'uniformité du texte sera

déjà compromise et, depuis ce moment jusqu'à nos jours, les savants dépenseront des trésors d'ingéniosité à la rétablir, sans jamais parvenir à constituer un texte qui réunisse tous les suffrages.

L'histoire du texte des classiques grecs du v^e et du iv^e siècle n'est pas sans analogie avec celle du texte du Nouveau Testament; on y voit les mêmes causes produire les mêmes effets. Les papyrus, en nous fournissant des mss de Platon, d'Euripide, de Démosthène, etc., antérieurs de cinq cents à mille ans aux codices médiévaux nous ont appris que les corruptions du texte les plus graves ne sont pas, comme on l'a longtemps cru, l'œuvre des copistes du moyen âge, mais qu'elles datent souvent de l'époque même de l'auteur. C'est qu'alors la notion même de critique verbale était inexistante, la lecture à voix basse était encore peu répandue, on jouissait surtout de la littérature par l'oreille, et ce mode de faire rend les modifications verbales à peine saisissables pour l'auditeur. Ce ne fut que dans l'âge suivant qu'on se mit à étudier minutieusement les classiques, mot après mot, parce qu'on n'entrait plus en eux de plain pied. On s'aperçut alors que les exemplaires offraient des divergences notables, on voulut y porter remède, la critique était née. L'école alexandrine canonisa le texte d'Homère et des autres grands auteurs grecs, de même que les savants ecclésiastiques de la fin du II^e et du III^e siècle de notre ère, à Alexandrie ou à Antioche, canonisèrent, chacun pour leur compte, et indépendamment les uns des autres, le texte du Nouveau Testament.

Dans son captivant ouvrage sur l'*Histoire du texte de Platon* (Paris, 1915), M. Henri Alline écrit (p. 56) : « Du vivant de Platon, nous l'avons vu, circulaient déjà des exemplaires de toute sorte et de toute valeur ; cette diversité n'a pu que s'accroître au cours des temps. Les manuscrits les plus authentiques, les autographes de Platon, ou bien n'avaient pas été conservés, ou bien, légués peut-être à Speusippe et perdus ou vendus ensuite, n'existaient plus à l'École vers la fin du iv^e siècle. Et les académiciens d'alors s'en souciaient fort peu : car ils avaient de bonnes copies ; le souvenir et la tradition des paroles du Maître subsistaient encore chez quelques-uns, bien que s'effaçant de plus en plus au cours des années ; et surtout, ils se préoccupaient de leur tâche personnelle plus que de l'exégèse

minutieuse des Dialogues et de la possession d'un texte authentique dans ses moindres détails... Etant donnée cette négligence de la critique des textes et de toute « philologie formelle », le texte conservé à l'Académie était assurément de bonne qualité (on avait des copistes diligents et on ne cédait pas trop aux soucis mercantiles), mais devait se déformer peu à peu sans qu'on y prît garde » et plus loin (p. 61) : « A la fin du iv^e siècle, l'édition académique des œuvres complètes fondée sur ces bons exemplaires doit présenter un texte satisfaisant. Sans doute, ce n'est en aucune mesure une édition critique : personne n'en désirait en ce moment ; elle n'aurait été bien accueillie que des philologues, et la philologie formelle venait à peine de naître. Les lecteurs désiraient une édition complète, avec un texte accessible, facile à comprendre, et en même temps authentifié par l'autorité de l'Académie. Le public, même lettré, dans quelque pays que ce soit, se contente facilement de textes fautifs, si les fautes n'en sont pas trop manifestes. »

Ces remarques sont extrêmement instructives pour la critique du Nouveau Testament et s'appliquent en grande partie, *mutatis mutandis*, à l'histoire du texte de ce dernier ouvrage. Cependant, il y a une différence en faveur des dialogues de Platon. En ce qui concerne la préservation de leur forme originale, l'Académie a joué, dès l'origine, un rôle bienfaisant et conservateur. A côté des copies d'amateurs ou de libraires dont le texte allait se modifiant toujours davantage, une tradition plus pure était maintenue par l'Académie, et, lorsque les érudits d'Alexandrie voulurent constituer critiquement le texte platonicien, ils purent se procurer des exemplaires de l'édition académique, qui, sans être infaillibles, étaient bien supérieurs aux textes courants que les papyrus les plus anciens nous ont révélés. Pour ce qui est des écrits du Nouveau Testament, il n'y avait pas dans la chrétienté du ii^e siècle de corps comparable à l'Académie, capable de maintenir jusqu'à un certain point comme elle l'intégrité de leur texte ; ces écrits n'étaient même pas tous connus à ce moment par toutes les communautés et ils n'étaient pas concentrés et conservés en un lieu unique ; de plus, ceux qui en faisaient usage se préoccupaient moins encore que les académiciens de la pureté du texte. Il en résulte qu'il ne devait pas exister au début du ii^e siècle d'édition particulière-

ment autorisée de tout ou partie du Nouveau Testament. Il devait y avoir des copies plus ou moins soignées, plus ou moins complètes, mais pas de texte incontestablement supérieur aux autres, et ce que dit Origène des mss dont il disposait ne contredit pas cette assertion. Nous serions disposés à leur appliquer le mot de saint Jérôme à propos de la Bible latine de son temps : « Il y a autant de formes de texte que d'exemplaires ». Ainsi, Origène éditant le Nouveau Testament n'était pas aussi bien pourvu qu'Aristophane de Byzance éditant Platon. S'il en est ainsi, les papyrus les plus anciens sont des spécimens moyens des textes que rassemblèrent les érudits du III^e siècle pour établir leurs éditions du Nouveau Testament, et c'est sur des textes de cette qualité qu'ont été bâties, en des lieux divers, les recensions que la critique moderne désigne par les lettres $\alpha \beta \gamma \delta$. Les différences qui les distinguent proviendraient de l'inégalité du matériel à la disposition des réviseurs et surtout de la diversité des principes qui ont guidé leurs opérations.

Quoi qu'il en soit, nos papyrus nous ont appris que les particularités de texte qui caractérisent chacune de ces recensions, et partant chacun des codices où elles sont conservées, existaient déjà pêle-mêle dans la tradition manuscrite populaire du II^e siècle. Au point de vue de la date, ces variantes ont donc toutes à peu près la même valeur. Chaque recenseur, opérant dans ce trésor de variantes son choix personnel, a créé un texte différent des autres. Ici nous entrons dans la seconde période de l'histoire du texte, la période critique, qui commence à la fin du II^e siècle. Sous l'influence de la transmission manuscrite et de l'insouciance générale à l'égard de la précision de la lettre, le texte était allé se diversifiant; maintenant, on prend conscience de cette diversité fâcheuse, on se préoccupe d'expurger le texte des additions postérieures et peut-être hérétiques, de le ramener à l'unité. Cela aboutit à la création, dans un certain nombre de centres, d'un certain nombre d'éditions qui diffèrent entre elles à peu près dans les mêmes proportions que celles de Tischendorf, de Westcott et Hort et de von Soden, lesquelles cependant ont toutes été élaborées presque avec les mêmes matériaux. Mais, cette unification, d'ailleurs locale, est plus apparente que réelle; en tout cas elle ne dure guère, les différentes versions

influent les unes sur les autres, des éléments plus anciens et rejetés par elles pénètrent dans les éditions subséquentes, la reproduction manuelle ajoute son contingent de variantes et c'est ainsi qu'on aboutit de nouveau à l'extraordinaire diversité de la tradition manuscrite médiévale dont les éditeurs du XIX^e et du XX^e siècle ont à leur tour tiré toute une série d'éditions nouvelles. On peut douter toutefois, en présence des papyrus, que ces variantes soient aussi nombreuses que celles qu'on pouvait relever sur les exemplaires en circulation au cours du II^e siècle. On aura remarqué, en effet, que chaque nouveau papyrus, tout en nous révélant la haute date des *variae lectiones* des mss médiévaux, en augmente encore le chiffre. Nous avons signalé quelques-unes de ces nouvelles variantes, encore avons-nous dû nous borner à celles qui peuvent être rendues sensibles dans une traduction, une infinité d'autres ne sont percevables que dans l'original grec. On verra par là que la portée de ces modifications de texte n'est en général pas considérable, bien peu sont de nature à transformer l'esprit d'un passage.

De tous les ouvrages que nous devons à la transmission manuscrite, le Nouveau Testament est un de ceux pour lequel l'écart entre la date de composition et celle du plus ancien ms conservé est le plus faible. On peut l'évaluer à cent cinquante ou deux cents ans tandis que pour les classiques grecs, par exemple, il se chiffre ordinairement par mille ou quinze cents ans. Malgré ces conditions relativement favorables, les variantes des mss atteignent comme on l'a vu un nombre énorme, ce qui est dû, d'une manière générale, au peu de scrupule ressenti par les premiers lecteurs et les premiers copistes à modifier le texte qu'ils avaient sous les yeux ou qu'ils recopiaient. Mais il resterait à expliquer comment, dans la pratique, les choses se sont passées. Sur ce point, les papyrus quels qu'ils soient, aussi bien ceux qui contiennent des textes profanes que des textes sacrés, fournissent d'utiles indications. Les exemplaires qu'ils représentent proviennent en majorité de milieux modestes analogues à ceux où le christianisme à ses débuts a recruté le plus d'adhérents; ils nous renseignent donc sur les usages et procédés des lecteurs et copistes appartenant à ces milieux. Grâce aux papyrus, nous nous faisons une idée beaucoup plus précise et concrète de ce que c'était qu'un livre antique, des moyens employés

pour en multiplier les exemplaires et des conséquences qui en découlaient pour la conservation ou la détérioration du texte. L'histoire du livre à l'époque apostolique, pour laquelle les matériaux commencent à abonder, vient en aide à l'histoire du texte, car le contenant n'a pas été sans influence sur le contenu et nous savons maintenant quelles apparences successives ont revêtu les exemplaires des divers écrits du Nouveau Testament dès leur apparition; nous pouvons nous représenter par des documents contemporains l'aspect d'une lettre originale de l'apôtre Paul et de la première édition d'un évangile.

Il ne peut être question ici d'étudier en détail à la lumière des papyrus la genèse de toutes les espèces de variantes, ce qui entraînerait trop loin et ne peut d'ailleurs être fait sans recourir aux originaux. Il suffira de signaler un fait important que les nouveaux documents ont mis en lumière, c'est-à-dire l'habitude très répandue dans l'antiquité parmi les simples particuliers de transcrire soi-même ses livres. Une portion considérable des papyrus littéraires appartient à cette catégorie des copies privées, ainsi que le prouvent divers indices paléographiques. Les auteurs faisaient bien allusion à ce procédé de multiplication des livres, mais avant les papyrus on ne pouvait guère se douter de son extension. Les livres étant fort chers et rares, ceux qui n'avaient pas les moyens d'en acheter chez les entrepreneurs de librairie ou de s'assurer les services d'un copiste professionnel se faisaient prêter un exemplaire de l'ouvrage qu'ils désiraient posséder et le transcrivaient eux-mêmes sur le papier qu'ils avaient sous la main. Origène raconte avoir ainsi copié pour son propre compte la plupart des classiques grecs, et l'on a des preuves que son disciple Pamphile a fait aussi acte de copiste. Or, on n'imagine guère que les écrits du Nouveau Testament aient pu être multipliés à l'origine par un autre procédé que celui-là; en tout cas ils n'ont pas dû apparaître chez les libraires avant l'époque de Constantin, autrement il semble que les auteurs profanes auraient dû les mieux connaître. Comme d'autre part, les premiers chrétiens n'étaient ni des intellectuels ni des lettrés de profession, on ne peut s'étonner qu'ils n'aient pas scrupuleusement reproduit les exemplaires qui leur servaient de modèles. Un transcripteur pressé pouvait abrégé, condenser, omettre même certains passages qui l'intéressaient

moins, il pouvait changer des mots pour rendre une phrase plus claire, accommoder la grammaire et la syntaxe à celle de son temps ou de son pays. Au contraire, il pouvait à l'occasion insérer dans sa copie des informations sur le Christ ou les apôtres provenant d'autres sources. On pourrait comparer ce procédé à celui d'un professeur transcrivant tout ou partie d'un ouvrage pour l'utiliser à sa leçon et le développant ou l'abrégant selon ses besoins. On comprend désormais plus aisément qu'on soit arrivé en fin de compte à des versions aussi dissimilaires que celles dont il a été donné des exemples au début de cet article. En tout cas, les procédés des premiers lecteurs-copistes du Nouveau Testament démontrent à l'évidence qu'il ne régnait pas encore aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne un respect exagéré de la lettre de ces écrits, encore moins peut-il être question de croyance à une inspiration littérale chez les propriétaires de ces vieux rouleaux et codices. Pour eux, le Nouveau Testament était un livre comme tous les livres, ils le considéraient sans fétichisme ; ce qui leur importait c'était son contenu spirituel ; la forme était pour eux chose secondaire.

Si l'histoire du texte est bien telle que nous avons cru pouvoir l'esquisser dans les pages précédentes, quelle sera la tâche de la critique du texte du Nouveau Testament, quelle méthode devra-t-elle employer pour la remplir et quelles sont les perspectives de succès ? On a vu que les ancêtres ou archétypes des plus anciens mss qui nous ont conservé le texte du Nouveau Testament apparaissent comme des éditions établies d'après des mss antérieurs très discordants et probablement très nombreux. La première tâche de la critique consistera donc à reconstituer le texte de ces archétypes en comparant les mss entre eux. Cette reconstruction ne peut être opérée avec une certitude mathématique, mais le fût-elle, et nous mit-elle en possession du texte authentique et complet des versions dites $\alpha\beta\gamma\delta$, on n'en aurait pas obtenu pour cela les écrits du Nouveau Testament tels qu'ils ont été composés par leurs auteurs respectifs, mais seulement sous la forme qui paraissait la plus autorisée à Alexandrie, à Jérusalem, à Antioche ou ailleurs à la fin du II^e ou au III^e siècle. Là où ces différentes versions concordent, il y a lieu de croire que nous avons bien le texte de l'auteur ; mais là

où elles sont en désaccord, il s'agit de choisir entre elles et il n'existe aucun critère absolu pour opérer ce choix. Ce qu'il importerait de savoir à ce propos c'est d'après quels principes les éditeurs de ces versions ont travaillé, en particulier ce qui les a guidés dans le choix des variantes fournies par les mss antérieurs, variantes dont les papyrus nous ont révélé l'extrême abondance. Grâce aux papyrus, nous constatons que les éditeurs anciens ont condamné un grand nombre de ces leçons, puisqu'ils n'ont pas cru devoir les faire figurer dans leur texte et se sont décidés pour d'autres; de plus, qu'ils ont constitué différemment le texte d'un même passage. La question est donc de savoir quelles raisons chacun d'eux avait pour décider en faveur de la leçon qu'il a finalement adoptée. Or, on manque à peu près entièrement de données précises et directes pour élucider ces problèmes, on ne peut les aborder que par voie détournée ainsi qu'on va le voir et ces recherches ne conduisent guère à des résultats tout à fait convaincants.

Les différentes formes de texte désignées respectivement par les lettres $\alpha\beta\gamma\delta$ auront donc la valeur que leur confère l'habileté, le jugement et la probité scientifique du critique qui a établi chacune d'elles. Depuis longtemps déjà, on considère que la forme β , dont le représentant le plus fidèle est le codex Vaticanus, est celle qui offre le plus de garantie d'authenticité, et les travaux récents confirment cette opinion. Est-ce à dire que ce ms dérive plus directement qu'un autre des mss autographes des ouvrages qu'il contient, ou qu'il est plus rapproché d'eux par la date? Non pas, mais il semble que son texte est, de tous ceux que nous possédons, celui qui a été établi le plus scientifiquement, c'est-à-dire que son éditeur a utilisé d'une façon particulièrement judicieuse les mss qu'il avait à sa disposition pour le constituer et qu'il s'est abstenu de procédés arbitraires; mais on ne peut même pas assurer qu'il ait eu à sa disposition des mss de qualité très supérieure à ceux des autres recenseurs. Il y a aujourd'hui une tendance marquée parmi les savants à rattacher ce ms à l'école critique d'Origène, soit qu'il ait été exécuté directement sous ses ordres à Alexandrie, soit qu'il provienne de la bibliothèque fondée à Césarée par les disciples du grand exégète, Eusèbe et Pamphile. Il est clair que si des preuves décisives de cette origine pouvaient être données,

l'autorité du Vaticanus augmenterait considérablement puisqu'il serait un produit alexandrin, c'est-à-dire de la ville où la critique verbale a pris naissance et où elle a été cultivée avec le plus de méthode et d'exactitude. Nous avons vu que le texte β est en opposition constante avec le texte δ . Les papyrus nous ont appris qu'il circulait en Egypte, au moment où Origène travaillait, des mss contenant beaucoup d'éléments caractéristiques de cette dernière forme de texte. Origène dut en avoir sous les yeux ; si le Vaticanus, qui ne les contient pas, dérive d'Origène, c'est que ce dernier a éliminé ces leçons pour une raison que nous ignorons. Comme Origène disposait de mss beaucoup plus anciens que nous, et en général d'informations que nous sommes loin de posséder, que sa valeur comme critique est incontestable, l'ostracisme prononcé par lui contre les leçons du texte δ aurait beaucoup de poids. Malheureusement les rapports du Vaticanus avec l'école d'Origène sont purement hypothétiques, en réalité on ne sait même pas où le manuscrit a été écrit, et, dans ses ouvrages, Origène cite le Nouveau Testament tantôt d'après le texte β , tantôt d'après le texte δ . Il n'en reste pas moins que, de l'avis des plus éminents critiques, le texte du Vaticanus présente au plus haut degré les caractères d'une recension scientifique de la tradition manuscrite antérieure et que, par conséquent, il mérite particulièrement la considération des éditeurs.

Il faut remarquer, cependant, que ce n'est pas à son origine ni à l'habileté de son éditeur, l'une et l'autre hypothétique, que le Vaticanus doit son brevet d'excellence, c'est à la qualité du texte qu'il contient. Ce texte s'est révélé à l'étude comme particulièrement digne de confiance pour des raisons de style, de grammaire, de langue, de convenance ; il a paru exempt d'interpolations et d'amplifications et, de ces constatations qui n'ont rien à voir avec la critique diplomatique, on a conclu à la valeur critique de son éditeur et à son origine scientifique. La plupart des leçons du Vaticanus ont ainsi paru supérieures, mais cela ne veut pas dire que toutes le soient, son éditeur ayant pu se tromper sur un point ou être mal informé. Une leçon ne devra donc pas être condamnée parce qu'elle n'est pas dans le Vaticanus ; c'est à peine si l'on peut dire qu'il y a présomption contre elle, car nous ne pouvons affirmer que l'éditeur de ce texte l'a connue et rejetée, il peut l'avoir ignorée ; peut-être

l'aurait-il admise s'il en avait eu connaissance. D'autre part, nous n'avons aucune raison de regarder l'éditeur du texte du Vaticanus et ses procédés critiques comme absolument infaillibles, même en admettant qu'il disposait d'informations plus abondantes que nous. Il n'y a donc pas lieu de le suivre superstitieusement quand nous pouvons croire qu'il s'est trompé, mais nous lui serons fidèles en utilisant sa méthode qui consiste à choisir judicieusement parmi les variantes de la tradition dont nous disposons. Dans ce choix, l'âge des mss sera de nulle importance, car les papyrus nous ont appris que des leçons qui ne figurent que dans des mss de date relativement récente sont, en réalité, aussi et plus anciennes que les plus anciens codices. Chaque leçon devra être soigneusement examinée, d'où qu'elle provienne, et on l'adoptera ou la rejettera pour des raisons de grammaire, de style, de convenance générale et non pas parce qu'elle figure dans tel ms et pas dans tel autre.

Ce procédé éclectique a été, en fait, celui des éditeurs modernes. De même que les éditeurs antiques ont choisi, pour des raisons de convenance, dans le chaos des variantes dont les papyrus nous donnent l'idée, les éditeurs modernes opèrent une sélection au second degré parmi le choix de variantes que les anciens nous ont laissé. Mais il faut reconnaître qu'il y a toujours une part de subjectivisme dans les motifs du choix. Il en résulte qu'aucun éditeur moderne ne peut prétendre que le texte tel qu'il l'a établi est *le* texte authentique du Nouveau Testament. En l'absence de tout critère absolu pour choisir entre des variantes également anciennes, on ne pourra jamais en ces matières sortir du domaine des probabilités, et ce qui le prouve bien c'est l'abondance des éditions modernes du Nouveau Testament grec. Aucun éditeur n'est satisfait du travail de ses devanciers, il espère toujours l'améliorer, et il n'y a pas apparence que l'accord de tous se fasse un jour sur une certaine forme de texte. C'est dire (1) qu'il est impossible de reconstituer d'une façon absolument certaine le texte authentique du Nouveau

(1) Il est intéressant de signaler aux lecteurs de cette revue romande qu'une conclusion analogue avait déjà été formulée en 1832 par le Genevois Albert Rilliet, alors étudiant en théologie, dans ses *Recherches critiques et historiques sur le texte grec des évangiles*. La conviction motivée qu'il

Testament. Néanmoins, l'écart entre ce texte authentique inatteignable et celui de n'importe quelle édition moderne ne peut être bien considérable, la nature de l'immense majorité des variantes le prouve; elles ne portent en effet que sur l'expression de la pensée, et si celle-ci est très importante dans l'œuvre d'un artiste littéraire comme Platon ou Sophocle, elle l'est beaucoup moins dans les écrits du Nouveau Testament dont la plupart sont sans prétentions littéraires. D'ailleurs, il y a beaucoup de chance pour qu'une des nombreuses variantes conserve la leçon authentique; dans la diversité réside la vérité. A mesure que la science progresse et que la méthode se perfectionne, le choix des variantes s'opère plus sûrement. En tout cas, l'abondance des variantes exclut presque complètement l'emploi de la conjecture, à laquelle l'éditeur des classiques grecs doit si souvent recourir en présence de mss peu nombreux et notoirement corrompus. L'éditeur du Nouveau Testament ne se trouve jamais dans la situation fâcheuse de l'éditeur de telle pièce d'Euripide qui ne nous est connue que par un seul ms fautif et défiguré.

La somme considérable de travail dépensée pour élucider l'histoire du texte et la valeur relative des mss du Nouveau Testament ne paraîtra peut-être pas proportionnée avec le résultat pratique obtenu pour la reconstitution du texte original. Toutefois, l'intérêt scientifique de ces recherches est considérable; le désir de s'expliquer le pourquoi des choses est noble et digne d'être satisfait. La diversité du texte du Nouveau Testament dans les mss est un fait, la science s'est attachée à l'ex-

était impossible de « retrouver jamais le texte original des évangiles » l'amena vingt-huit ans plus tard à publier une traduction du Nouveau Testament faite d'après le seul Vaticanus dont il considérait, non sans raison, le texte comme aussi autorisé que celui de n'importe quel éditeur moderne (v. l'*Avertissement* qui précède cette traduction). Ces propositions nous paraissent aussi inattaquables aujourd'hui qu'alors et les découvertes modernes n'ont fait que leur apporter de nouveaux soutiens. Ces découvertes ne sont fatales qu'aux systèmes trop absolus; elles viennent tout naturellement se ranger dans les cadres établis par une méthode prudente et rigoureuse qui ne craint pas de reconnaître les bornes de notre savoir. Telle était celle du critique genevois et c'est pourquoi, après trois quarts de siècle de recherches et de découvertes, nous ne pouvons qu'apporter de nouvelles preuves à l'appui de ses assertions et recommander au public la lecture de ses ouvrages.

pliquer, elle y a réussi autant qu'il est possible d'expliquer des phénomènes dont les causes sont aussi multiples et enchevêtrées, et les récentes découvertes de papyrus ont contribué à la solution du problème. L'application pratique des découvertes ne vient qu'ensuite; et fût-elle nulle, cela n'enlèverait rien de leur valeur à des recherches qui n'ont d'autre but que de parvenir à la vérité.

VICTOR MARTIN.

Les irrégularités que les circonstances difficiles du moment ont introduites dans la publication des fascicules de la Revue, nous rendent impossible de conserver à nos Miscellanées le caractère actuel que nous aimerions leur donner. Nous nous sommes donc résolus à les publier sur feuilles séparées à intervalles plus rapprochés.

Nous espérons que nos abonnés apprécieront cet effort.

Comme par le passé, les Miscellanées seront signées du nom de leur auteur ou des initiales des membres du comité de la Revue. Chaque article n'engagera que son auteur.

La première feuille paraîtra en mai; elle sera consacrée aux Questions d'Eglise dans le canton de Neuchâtel.

Le comité de rédaction.